

LIBERATION 16 DECEMBRE 2011

Catherine Ringer en a écrit une chanson rock : *«La maternité renaîtra... Attention, il y a danger... Ça dérive vers l'usine à bébés, standardisée, rentabilisée, mais faisons des bébés de qualité.»* Face caméra, Arthur H raconte comment sa fille est née aux Lilas, de façon *«naturelle», «sans péridurale»*. Il plaide pour un accouchement pas trop *«impersonnel»* ou *«machinal»*. Anémone décrit un avortement *«bon enfant, en famille, vite fait, bien fait»*. Témoignages, parmi d'autres, du profond attachement à la maternité des Lilas (Seine-Saint-Denis), dont l'avenir est menacé.

Depuis que son projet d'agrandissement a été suspendu par l'agence régionale de santé (ARS) d'Ile-de-France, il y a un an, la mobilisation est impressionnante : flash mob, faux accouchements en série sur le parvis de l'hôtel de ville ou concert de soutien, comme demain soir. Il s'agit de *«sauver les Lilas»* (1), dont les locaux sont devenus vétustes. La mise en conformité, compte tenu des exigences réglementaires, a atteint ses limites. Une réunion décisive convoquée en urgence par l'ARS devrait se tenir ce soir. *«Nous espérons enfin un dénouement»*, confiait hier Marie-Laure Brival, gynécologue obstétricienne, chef de service du centre d'orthogénie. La maternité sauvée ?

«Dans l'eau». *«Je veux que mes enfants naissent aux Lilas.»* C'est une pancarte en carton, accrochée à des faux tournesols, dans le hall de la maternité. Plusieurs dames à gros ventre déambulent vers l'accueil ou s'attardent à la machine à café. Des banderoles sont accrochées aux fenêtres. A l'entrée, on peut signer une pétition de soutien ou prendre une carte postale à envoyer à Xavier Bertrand. A l'étage, Anne-Julie, enceinte jusqu'au cou, est allongée en salle de consultation. Elle a demandé à parler avec une sage-femme, spécialiste de l'acupuncture, avec qui elle a fait une préparation à la naissance. *«Contractions», «fissuration de la poche des eaux», «dilatation»* : la conversation s'engage entre les deux femmes. Un peu technique. Puis elle se fait plus personnelle. *«J'ai l'impression d'être fatiguée tout d'un coup, comme un coup de massue»*, confie la jeune femme. *«Dormez, pleurez si vous en avez besoin»*, lui conseille la sage-femme. *«Je suis dans la retenue»*, concède-t-elle. *«Il faut lâcher prise.»*

Anne-Julie s'abandonne peu à peu : elle raconte qu'elle vient juste du Père-Lachaise, où elle est allée se recueillir sur la tombe de sa mère, décédée cet été, parle d'un rêve récent où elle ressentait un *«sentiment de vide»*. En blouse blanche, Hélène Boyé l'écoute et la rassure. Anne-Julie est venue ici parce qu'elle ne voulait pas *«un parcours fléché pour accoucher»*. Cela lui fait du bien de voir *«un visage connu»* et *«d'avoir quelqu'un à qui parler»*. Elle-même est née ici, en 1979.

Créé en 1964, cet hôpital à but non lucratif ne pratiquant pas de dépassement d'honoraires est un lieu emblématique du droit à l'avortement et à la naissance dite *«sans douleur»*. Quelque 1 700 accouchements et 1 200 avortements par an y sont pratiqués. Les Lilas ont été précurseurs, avant les aspirations écolos d'aujourd'hui. Ici, on peut accoucher dans l'eau, accroupie, sur le côté, à quatre pattes... Les sages-femmes tutoient souvent les patientes en salle de travail. On y encourage une préparation spécifique à la naissance : haptonomie, sophrologie, yoga, chant prénatal... Moins le recours à la péridurale ou à la césarienne. On y garde les accouchées plus longtemps que dans les hôpitaux publics (4,7 jours, contre 2,7 de prise en charge). Les mères allaitent davantage (80%). *«Parce que l'on n'écoutait pas les dogmes médicaux, on nous a longtemps pris pour des marginaux, des zazous, reconnaît Marie-Laure Brival. Pour nous, la médecine, ce n'est pas que le geste technique. Il y a quelqu'un à comprendre, à écouter.»*

«**Confiance**». Valérie 33 ans, porte contre elle Timothée, né il y a trois semaines aux Lilas. Elle vient remercier Juliette Cohen, la sage-femme qui l'a accouchée, avec des chocolats et un petit mot. «*Cela arrive souvent*», rapporte Juliette, en poste depuis 2005. Valérie parle de «*confiance*», n'a ressenti «*ni panique ni angoisse*» au moment de la naissance, alors que le bébé avait le cordon autour du cou. Elle vit dans le département, comme plus de la moitié des femmes qui viennent ici. 30% habitent à Paris, 20% dans le reste de l'Ile-de-France.

L'établissement est aussi un lieu militant, qui a accueilli les avortements clandestins avant la loi Veil de 1975 et subi les assauts des commandos anti-IVG. Depuis la loi Aubry (2001), le service pratique des IVG dans les délais allongés de douze à quatorze semaines (20% du total). Il faut cinq jours pour avoir un rendez-vous, dix pour une IVG. Bien mieux qu'ailleurs. L'équipe comporte deux médecins titulaires, une sage-femme, un psy, une conseillère conjugale. Et une ligne téléphonique dédiée. Malika y répond, faisant attention aux mots qu'elle emploie : «*On n'est pas là pour les juger.*» Elle appelle les femmes par leur prénom et les déculpabilise quand elles demandent : «*Qu'est-ce qu'il va me dire, le docteur ?*»

«*On se bat contre une volonté de standardisation*, répète Marie-Laure Brival. *On accompagne la femme de l'adolescence à la ménopause dans les moments forts de sa vie.*» «*C'est une philosophie globale*, complète Frédérique Goualard, sage-femme de 45 ans arrivée en 1990, militante du Planning familial. *D'ordinaire, les femmes avortent dans un hôpital et accouchent dans un autre. Ici, c'est différent.*» Certaines femmes venues avorter aux Lilas reviennent pour y accoucher. Ou l'inverse.

(1) www.la-maternite-des-lilas-vivra.com

Photo Stéphane Lagoutte.MYOP